

# L'ART

**SENSIBLE AUX ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX, UNE GÉNÉRATION D'ÉCO-ARTISTES SE MOBILISE POUR RÊVER D'UN MONDE PLUS VERT. QUI SONT-ILS ? QUI LES A INSPIRÉS ?**

**L'IMAGE DE L'ARTISTE DANS SON ATELIER, PEINT PAR GÉRICAULT** au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec son regard mélancolique à la recherche d'un idéal de beauté, a vécu. Dans les années 1960, l'artiste quitte sa tour d'ivoire pour s'immerger dans la nature, non pas à la manière des impressionnistes mus par la lumière, mais pour créer des œuvres *in situ*. Cet éloignement des institutions muséales ne s'accompagne cependant alors d'aucune revendication écologique. Pour l'artiste italien Giuseppe Penone, « la décision de travailler avec des éléments naturels est la conséquence logique d'une pensée qui rejetait la société de consommation et qui recherchait des relations d'affinité avec la matière ». Idem pour l'Allemand Nils-Udo, l'un des pionniers du land art, ou l'Américain Robert Smithson, qui sculpte, en 1970, l'emblématique *Spiral Jetty* (ci-contre) sur les rives du Grand Lac Salé (Utah)... en déplaçant 6 550 tonnes de rochers ! « Ce geste, qui a altéré le paysage, est facilement critiquable aujourd'hui, souligne Hélène Guénin, directrice du Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice. Robert Smithson a conscience d'appartenir à un monde industriel. Il prend acte et en fait la démonstration par le pire. » Elle précise également qu'avant cette génération à l'origine du mouvement land art, d'autres artistes, justement dénommés les « Nouveaux Réalistes » et issus de l'école de Nice, se sont emparés des mêmes thématiques, à l'exemple de Yves Klein lorsqu'il réalise ses *Cosmogonies* en interaction avec le vent, les giboulées, ou Arman lorsqu'il critique la société de consommation avec ses *Accumulations* et autres *Poubelles*. Vingt ans plus tard, Paul Josef Crutzen, colauréat du prix Nobel de chimie en 1995, popularise le mot « anthropocène » pour décrire l'impact des activités humaines sur les écosystèmes terrestres. L'artiste ne se



Œuvre majeure du land art installée en 1970 par Robert Smithson sur une rive du Grand Lac Salé (Utah), *Spiral Jetty* est submergée lors des crues du lac et surgit lors des épisodes de sécheresse. Cela fait plus de vingt ans qu'elle est visible en permanence.

PHOTO: COAWAIGES/ALAMY STOCK PHOTO



*du CŒUR des*  
**ÉLÉMENTS**

contente alors plus d'une posture de lanceur d'alerte, il agit. En 1982, lors de la *Documenta 7* de Kassel, en Allemagne, Joseph Beuys plante devant le Musée Fridericianum le premier chêne d'une action qui va en comptabiliser 7 000, offrant ainsi à la ville une immense sculpture écologique en perpétuelle mutation.

« Plus confidentiel que Beuys, note Hélène Guénin, Gustav Metzger avait lui aussi réagi à l'urgence climatique avec un acte militant. » En 1970, il pose un cube transparent rempli de plantes vertes sur le toit d'une voiture. Un câble raccordant le cube au pot d'échappement, les végétaux meurent dans les vapeurs de gaz polluants du véhicule qui circule dans les rues de Londres... « C'est la preuve par l'absurde et par l'effroi. Gustav Metzger révèle par cette asphyxie accélérée la suffocation du vivant qui se joue à plus grande échelle. » Les performances s'enchaînent. L'artiste corporelle française Gina Pane délimite avec son corps étendu, bras en croix, une zone de terre à protéger (*Terre protégée II*) « parce que je suis coupable de ce qu'elle n'existe plus, de ce qu'elle disparaît », explique-t-elle. Le duo Barbara et Michael Leisgen dénonce la pollution des lacs et nappes phréatiques allemands dans une suite de neuf photographies immortalisant Barbara flottant sur le ventre, telle une Ophélie des temps modernes (*Pink Depression*). Il y a encore l'artiste visuelle hongroise Ágnes Dénes, qui, en 1982, transforme un terrain situé au pied des Twin Towers, à New York, en vaste champ de blé (*Wheatfield – A Confrontation*). « Cette intervention fait d'elle une icône, affirme Hélène Guénin. Ce lieu, voué à la spéculation immobilière, était devenu une véritable décharge. Elle l'a nettoyé, planté, moissonné, puis a envoyé les semences aux agriculteurs du monde entier. C'est un acte sur le long terme, qui a permis aux paysans d'éviter d'acheter aux négociants de multinationales, et un geste critique qui fait entrer le réel dans le domaine artistique. Une belle manière de réenchanter la vie. »

## ALERTE

« Nous avons un rôle majeur à jouer, l'art peut être un vecteur de changement social », déclare l'Argentin Jorge Orta. Avec sa partenaire, la styliste britannique Lucy, il crée depuis 1992 des œuvres à forte teneur environnementale signées Lucy + Jorge Orta. De leurs installations, messages d'alerte poétiques et colorés, émergent des objets récurrents (gourdes, kits de secours ou gilets de sauvetage) comme autant de métaphores d'une réflexion sur la préservation de la planète. Leur



Ci-contre, image de l'installation *Wheatfield – A Confrontation*, d'Ágnes Dénes, à New York (1982).  
Ci-dessous, *La Foresta Invisibile*, de Fabrice Hyber, à l'Espace Louis-Vuitton, à Venise (2023).



objectif ? Informer et agir. C'est la même écoconscience qui habite Ólafur Eliasson lorsque, en décembre 2015, il installe douze énormes blocs de glace en provenance du Groenland, telles les graduations du cadran d'une montre, afin de symboliser l'urgence de la lutte contre les émissions de gaz à effet de serre. La date n'est pas choisie au hasard : elle coïncide avec la rencontre des élus de 195 pays réunis à Paris dans le cadre de la COP 21. Parfois, une démarche artistique et solitaire peut générer l'intervention d'organisations internationales. Lorsqu'il découvre la décharge d'Agbogbloshie, dans la banlieue d'Accra, au Ghana, Nyaba Léon Ouedraogo décide de photographier ces enfants qui, sans aucune protection, brûlent des composants électroniques d'ordinateurs en provenance des États-Unis et d'Europe afin d'en extraire du cuivre. Au-delà du scandale sanitaire, cette série, intitulée *L'Enfer du cuivre*, récompensée du prix de l'Union européenne lors des Rencontres de la photographie à Bamako en 2011, révèle aussi « les substances toxiques libérées lors des incinérations [qui] contaminent le canal et le sol sur lequel vaches et moutons viennent paître, au milieu des carcasses d'ordinateurs ». Un travail qui a suscité l'intérêt de Greenpeace : une équipe d'experts a depuis été sollicitée afin de mener des analyses de l'air et des sols.

# Recycler

Qu'ils dénoncent les catastrophes naturelles dues au dérèglement climatique ou la surconsommation – l'une des premières causes de la surexploitation des ressources naturelles –, nombreux sont les artistes à utiliser les rebuts comme matière première. Ainsi, le Ghanéen El Anatsui, couronné d'un Lion d'or pour l'ensemble de son œuvre lors de la Biennale de Venise en 2015, réalise des tapisseries au format XXL (jusqu'à 16 mètres de haut et 50 de large pour la façade de la Royal Academy of Arts, à Londres, en 2013) avec des morceaux de boîtes de conserve et de capsules en aluminium qu'il aplatit et relie à l'aide de fils de cuivre. Si l'ensemble forme d'immenses champs abstraits de couleurs, de formes et de lignes, il est aussi fait de bouchons de bouteilles d'une usine héritée de l'histoire coloniale, période au cours de laquelle les paysages du Ghana ont été ravagés par la culture intensive du cacao (aujourd'hui encore responsable de plus de 13 % de la déforestation dans les zones protégées du pays). En avril dernier, El Anatsui exposait au Musée Guggenheim de Bilbao une gigantesque *Mer montante*. Cette sculpture au titre évocateur fait aussi écho à la vague suspendue constituée de débris de meubles conçue *in situ* au Centre Pompidou-Metz en 2016, par le Japonais Tadashi Kawamata en hommage aux victimes du tsunami (*Under the Water*). De l'autre côté du Pacifique, le Brésilien Vik Muniz, célèbre pour créer des images à partir de matériaux incongrus (sucre, confiture, chocolat ou beurre de cacahuète), a, quant à lui, travaillé trois années durant avec les ramasseurs d'ordures de la plus grande décharge à ciel ouvert de Rio de Janeiro. Ensemble, ils ont produit des tableaux monumentaux à partir de déchets – dont un « Marat assassiné », d'après Jacques-Louis David – qu'il a ensuite photographiés. La décharge a depuis fermé pour éviter un accident environnemental dramatique.

# RÊVER

« Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. »

La fameuse formule du poète Friedrich Hölderlin pourrait illustrer les initiatives de certains artistes contemporains qui préfèrent la position du rêveur à celle du lanceur d'alerte. L'américain Oscar Tuazon, par exemple, transforme un baril de pétrole – symbole de l'exploitation des matières fossiles – en fontaine à eau. Une œuvre idéaliste, qui s'inscrit dans un projet débuté à Los Angeles en 2018, *Water School*, plateforme née d'une réflexion sur les problèmes locaux liés à l'eau à l'heure du chaos climatique, de la sécheresse permanente et des incendies de forêt. De forêt, il est aussi question avec le plasticien français Fabrice Hyber qui, depuis 1989 et la naissance de son petit bonhomme vert, dit *Homme de Bessines*, a fait de cette couleur son emblème (« Hyber green »). À l'invitation de l'Espace Louis-Vuitton de Venise,

il a imaginé que les milliers de troncs d'arbre enfoncés dans la lagune et ayant servi à l'édification de la Sérénissime ressurgissent de sous les fondations tels des fantômes. Figés dans le verre de Murano, ils forment désormais une forêt cristallisée qui nous interroge sur l'histoire de la cité des Doges et sa mémoire. Autre lieu, autre chimère, celle de la Tunisienne Nicène Kossentini avec *The Butterfly*, une sculpture en fibre de verre posée en 2014 dans le jardin des Tuileries lors de Paris+ par Art Basel, qu'Annabelle Ténèze, commissaire de la manifestation, décrivait comme l'alliance d'un humain et d'un papillon. Une nouvelle manière de cohabiter conforme aux écrits de Donna Haraway, biologiste, philosophe et historienne des sciences, qui, face aux défis actuels, prône le mélange de l'art et de la science, de la philosophie et de la fiction, du réel et de l'imaginaire.

# Agir

Citoyens du monde, les artistes s'engagent et proposent des solutions susceptibles de répondre aux enjeux environnementaux. Ainsi, en 2018, lorsque le rapport du Giec introduit le crédit carbone destiné à réduire les émissions de gaz à effet de serre mais laisse aux entreprises en dépassement de quotas la possibilité de racheter du CO<sub>2</sub> aux sociétés moins consommatrices, l'Américaine Amy Balkin inaugure un projet en deux volets intitulé *Public Smog* (2004-2017). Non seulement elle tente de racheter les parts de CO<sub>2</sub> disponibles sur le marché afin de les rendre inaccessibles aux industries polluantes, mais elle espère également inscrire l'atmosphère terrestre sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Tout aussi active, Patricia Johanson réaménage le Fair Park Lagoon, situé au cœur de Dallas (Texas), gangrené par les algues vertes. Cette ancienne assistante de Georgia O'Keeffe y installe deux gigantesques sculptures couleur terre cuite qui ondulent sur le rivage et servent de passerelles aux promeneurs et de nichoirs aux oiseaux. Ce projet, qui a rétabli l'écosystème de la lagune, est aujourd'hui considéré comme l'une des pièces majeures du mouvement éco-art. De notre côté de l'Atlantique, Suzanne Husky, formée en paysagisme horticole et en agroécologie, n'a qu'une devise : « Soins de la terre, soins du futur ». Lauréate du prix Drawing Now 2023, elle crée une œuvre multidisciplinaire (dessin, tapisserie, céramique), en lien avec la permaculture et l'écoféminisme, courant éthique qui interroge les liens entre destruction de l'environnement et oppression des femmes. Se référant au rapport du Giec de 2022 qui préconise la collaboration avec les castors, elle imagine des aquarelles dans lesquelles le rongeur – constructeur de barrages qui protègent contre les inondations et aident à lutter contre les incendies – est le héros. Et milite pour la réintroduction du castor aux alentours de son village de Bazas, dans le sud-ouest de la France. ●